1re Année. N° 8 — 40 centimes le numéro. — Août 1895.

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	86, rue des Archives, 86 PARIS

Les Comités de Propagande et de la Fédération se réuniront le 2e mercredi de septembre; l'Assemblée générale de la Fédération aura lieu le 1er dimanche d'octobre.

SOMMAIRE

LES DOCTRINES ET LES ACTES

Jetés sur cette terre par la Providence, pour y accomplir notre tâche de rénovation individuelle et sociale, nous sommes en butte, dès nos premiers efforts, aux critiques — voire aux méchancetés — de ceux dont le point de vue est différent du nôtre. Les catholiques anathématisent les protestants, qui ne se font point faute de leur répondre. Les Juifs sont honnis et persécutés. Les libres penseurs ont été tyrannisés et ils tyrannisent. Les différentes écoles spiritualistes, au lieu de resserrer les liens qui les unissent, n'hésitent pas à creuser un fossé entre elles, fossé que l'avenir comblera, nous en sommes persuadé.

C'est une singulière société que la nôtre ! Ayant sa base dans les antiquités païennes, elle admire le Christ, dont elle se garde bien de suivre les enseignements; et l'Eglise catholique elle-même, qui se prosterne nuit et jour devant l'image du Rédempteur des hommes, ne se pique pas de copier très fidèlement, dans les actes de chacun de ses membres, cet admirable modèle.

Le spiritisme, lui, est venu compléter l'œuvre du Christ, et les spirites pourraient être appelés des chrétiens scientifiques non orthodoxes. Habitués à converser avec les Esprits, à se pénétrer des beautés idéales de l'au delà, ne devraient-ils pas se montrer, en toutes circonstances, loyaux, désintéressés, et avoir toujours le cœur ouvert, la main tendue à leurs frères ?

Mais conformons-nous constamment nos actes à nos principes ?

Hélas ! l'homme est faible ; non seulement il a à lutter avec les ennemis extérieurs, mais encore il faut qu'il se combatte au dedans de lui-même, ce qu'il ne fait pas toujours bien résolument. Ses passions l'entraînent, son ignorance lui voile la vérité... et il croira volontiers cependant que le moindre de ses caprices doit être une loi pour ses semblables. Il est rarement en possession de cette conscience calme et satisfaite de soi, de ce jugement impeccable, qui sont le fruit des longues épreuves noblement supportées et de l'expérience acquise.

Hommes supérieurs, demi-dieux de la Terre, comme je vous aime et combien je vous envie ! Vous souriez à l'adversité et opposez à l'intolérance, à l'envie et même à la fureur jalouse, un front haut et ferme que l'on croit d'airain, mais où passent, rapides météores, les lueurs d'une

bonté infinie. Vous êtes magnifiquement fraternels et justes. Un pied sur la terre, et l'autre déjà prêt à gravir les marches sans fin qui montent vers Dieu, vous subissez les outrages sans les rendre, voyez les désertions, les calculs bas, les lâchetés, sans en frémir, et attendez tout du temps, ce missionnaire de la divinité, qui balaie les impuretés, chasse les miasmes et force les hommes à grandir.

Soyez bénis de tous les travailleurs de la pensée, dont l'âme voudrait bien se mesurer à la vôtre, et qui souffrent de vous comprendre, de vous admirer et de ne pouvoir vous imiter en résistant victorieusement, avec calme et douceur, aux violences de la destinée et aux injustices des hommes.

A. Laurent de Faget.

LE SPIRITISME DANS PLATON

Le spiritisme se propose-t-il l'étude des destinées de l'âme ; a-t-il pour but la connaissance de ses manifestations diverses et de ses facultés multiples ; non content de la suivre en son développement actuel, du berceau à la tombe, s'efforce-t-il de relier le présent au passé et à l'avenir comme les trois termes d'un tout indivisible ; veut-il, outre le plan physique où nous la voyons évoluer sous nos yeux, pénétrer avec elle jusqu'au plan spirituel où l'élèvera la mort ; entend-il démontrer que malgré les différences capitales qui séparent l'un de l'autre ces deux plans, ils ne sont pas cependant tellement distincts qu'il ne puisse s'établir et qu'il ne s'établisse, en effet, des rapports entre eux ; s'agit-il pour lui de marquer la chaîne de nos existences successives et la réaction en bien et en mal des unes sur les autres ; de montrer la solidarité étroite qui existe entre tous les vivants et tous les morts ; de les rattacher les uns et les autres à la source de toute vie et de toute sagesse : si tel est le spiritisme, Platon, incontestablement, était spirite.

Qu'on nous comprenne bien cependant. Nous ne prétendons pas affirmer qu'il faisait tourner ou parler les tables, interrogeait les morts à l'aide de l'écriture médianimique, ou recourait aux autres moyens par lesquels, à tâtons, nous essayons de soulever le voile qui dérobe à nos regards les mystères de l'au-delà. Non pas que l'antiquité ignorât ces modes de communication avec l'invisible. Ammien Marcellin, Tertullien, Origène, d'autres encore parlent *des tables divinatoires et d'esprits frappeurs*. Et sans doute, les expériences auxquelles ils font allusion ne différaient-elles pas essentiellement de celles que nous faisons nous-mêmes, et dans lesquelles la table sert, avec le médium, d'intermédiaire entre les invisibles et nous. Sans doute aussi, Platon, initié, a-t-il connu toutes les recherches faites dans ce domaine si singulièrement intéressant et captivant. L'antiquité tout entière, d'ailleurs, paraît, sous ce rapport comme sous certains autres, avoir été plus avancée que nous ne le sommes à la fin du XIXe siècle.

Les premiers chrétiens semblent n'avoir pas davantage ignoré les communications existant entre les deux mondes terrestre et extra-terrestre. Lorsque dans sa première épître aux Corinthiens, chap. XII, v. 8, 9, 10, Paul dit : « A l'un est donnée par l'esprit une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance, selon le même esprit ; à un autre la foi, par le même ; à un autre, le don d'opérer des miracles ; à un autre, la prophétie ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, la diversité des langues ; à un autre, l'interprétation des langues », ne reconnaissez-vous pas dans ces dons si variés quelques-unes de nos médiumnités ?

Malheureusement, pour triompher plus sûrement dans sa lutte contre le paganisme, l'Eglise en vint peu à peu à proscrire tout ce qui aurait permis d'établir des rapprochements entre la foi et la connaissance anciennes, et les doctrines plus ou moins nouvelles qu'elle-même apportait aux hommes ; à établir un divorce absolu entre le christianisme et les religions païennes ; attribuant des phénomènes, identiques au fond, soit à Dieu, soit à Satan, selon qu'ils se produisaient dans son sein ou sous son inspiration, ou qu'ils avaient lieu en dehors d'elle, sinon contre elle. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qu'elle fait aujourd'hui à l'égard des manifestations spirites ? Ne les attribue-t elle pas au prince des Ténèbres ? Ne nous en étonnons pas. Si elle n'a pas craint de se servir d'armes déloyales pour assurer son empire, comment voulez-vous qu'elle y renonce aujourd'hui, alors que sa puissance est battue en brèche de toutes parts, et qu'elle est menacée dans son existence même ? Mais n'insistons pas.

Le spiritisme est double : théorique et pratique. Il enseigne une philosophie et démontre un fait, celle-là découlant logiquement de celui-ci. Que Platon se soit ou non occupé du phénomène, il est hors de doute qu'il avait de l'âme

mmortelle et de ses destinées passées et futures ne notion qui se rapproche singulièrement de elle des spirites kardécistes.

Mais le sort de l'être spirituel qui est en nous et ui est nous, étant indissolublement lié à la conception que les hommes se font de la divinité — ant vaut Dieu, tant valent les destinées de l'âme — l n'est pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur les idées de Platon relativement à cette question des questions.

Platon emploie le mot Dieu, tantôt au singulier comme les monothéistes, et tantôt au pluriel comme les polythéistes. Toutefois, dans l'un et l'autre cas, on se rend très bien compte qu'il n'a aucun doute quant à l'Unité divine. Il ne se sert du mot dieu au pluriel que pour se conformer aux habitudes et aux croyances de ses concitoyens. « Dieu, dit-il, est le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. » Définition qui apparaît comme une réminiscence de celle qui se lisait sur le fronton du temple d'Isis : « Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera. »

Le Dieu de Platon n'est pas comme celui des déistes un Dieu lointain perdu, absorbé dans sa majesté olympienne, également indifférent au bien et au mal. Il s'intéresse à son œuvre, il en prend soin, il y veille avec une tendre sollicitude ; il en est la providence vigilante et active ; il en est le Père.

A la vue de ceux qui souffrent et que le mal accable, nous disons volontiers qu'ils sont malheureux, parce que Dieu les punit. Platon ne veut pas qu'on s'exprime ainsi, mais qu'on dise « que les méchants sont à plaindre, en ce qu'ils ont besoin de châtiment, et que les peines que Dieu leur envoie sont un bien pour eux ». Ce n'est qu'une nuance, si l'on veut, mais une nuance d'une importance capitale. L'homme souffre, Dieu y consent ou l'ordonne, il est vrai, mais sa douleur a un but qui n'est pas de satisfaire à la haine ou à la vengeance d'un Dieu cruel ; elle tend à l'amélioration de l'homme, à son avancement moral, à sa guérison. N'est-elle pas belle et consolante cette idée qui fait de la souffrance une sorte de médecine morale destinée à purifier l'âme en la détachant des choses périssables, pour lui faire entrevoir et désirer les biens supérieurs de la sainteté et de la bonté que l'on oublie trop facilement, hélas ! dans les jours prospères.

Cette manière d'envisager Dieu est loin d'être indifférente ou de peu de conséquence dans la vie pratique. Quand le Dieu qu'on adore se montre méchant et vindicatif, qu'il se venge de ses détracteurs, que sa haine implacable ne pardonne jamais, comment ses adorateurs seraient-ils bons et doux, comment rendraient-ils le bien pour le mal, aimeraient et pardonneraient-ils ? L'idéal de la vie, quel est-il, sinon de rapprocher dans la mesure du possible des perfections qui existent dans l'auteur de toutes choses ? Mais vouloir être meilleur que lui, lui faire en quelque sorte la leçon, lui reprocher par sa pitié, à soi, son impitoyable rigueur, à Lui, quelle folle présomption ! L'homme reste toujours inférieur à son idéal, il ne s'élève pas au-dessus. Porté à l'imitation de ce qu'il considère comme lui étant supérieur, il sera plus ou moins ce qu'est le bon Dieu qu'il adore. Si vous lui inculquez la notion d'un Dieu qui punit de l'enfer éternel les fautes passagères de ses créatures, si vous offrez à son adoration le Dieu des batailles, que faites-vous, sinon lui donner des leçons de cruauté et de violence. Platon n'a-t-il pas mille fois raison de dire que « de pareils discours sont injurieux à Dieu et nuisibles à l'Etat » ?

N'a-t-il pas raison encore quand il s'élève avec force contre ceux qui disent avec Eschyle « que Dieu, lorsqu'il veut détruire une famille de fond en comble, fait naître l'occasion de la punir » ? N'est-ce pas qu'ici son enseignement se distingue avantageusement de celui qui ressort de l'histoire de Moïse et du Pharaon, Dieu endurcissant sans cesse le cœur du roi pour donner occasion à son serviteur de le frapper de plaies successives et chaque jour plus terribles ?

Platon ne veut pas davantage qu'on raconte aux enfants toutes ces histoires des dieux qui se font la guerre, qui se jalousent les uns les autres, qui se trompent naturellement, etc., et il ne le veut pas pour deux motifs, dont le premier est que toutes ces histoires sont fausses, et le second que ce ne sont pas des choses à dire devant des enfants dépourvus de raison. N'avons-nous rien à apprendre de lui sous ce rapport ? Respectons-nous toujours autant qu'il conviendrait la faiblesse intellectuelle et morale, l'innocence des chers petits dont nous avons mission de développer le cœur et l'esprit et dont nous remplissons l'imagination d'histoires de loups garous, de croquemitaines, de diables et de fées ?

« Sur le seuil du palais de Jupiter, disait Homère, il y a deux tonneaux pleins, l'un de destinées heureuses, l'autre de destinées malheureuses ; si Jupiter puise dans l'un et dans l'autre pour un mortel, sa vie est mêlée de bons et de mauvais jours ; mais s'il ne puise que dans le

second, la faim dévorante le poursuit sur la terre féconde. » Platon proteste contre cette assertion, expression poétique de la fatalité antique, comme il proteste par avance contre la prédestination chrétienne, plus inconcevable et plus effrayante. Car, à ce que la fatalité a d'inexorable, la prédestination ajoute je ne sais quelle hypocrisie pleine d'ironie : Jésus venant sauver tous les hommes, alors que de toute éternité beaucoup sont prédestinés à la damnation, incapables qu'ils sont de s'approprier le salut par la foi qui elle-même est un don gratuit de Dieu.

Platon enfin s'indigne de toute l'énergie de son âme contre ceux qui vont soutenant que les dieux sont toujours disposés à pardonner aux méchants leurs injustices, pourvu que ceux-ci leur fassent quelque part de leurs crimes. « *De tous les impies*, dit-il, *celui qui a cette opinion des dieux doit passer avec très grande raison pour le plus méchant et le plus impie.* » Et encore : « *Les plus méchants de tous les hommes sont ceux qui sont dans l'opinion que les dieux, agréant leurs petits sacrifices et leurs adulations, entrent en société avec eux pour voler le bien d'autrui, et les exemptent des grands supplices dus à leurs crimes.* » Combien qui, parmi les chrétiens de nos jours, pourraient venir apprendre ici le respect des dieux et des saints, depuis les fameux brigands de la Calabre ou des Abruzzes qui vont dévotement s'agenouiller devant une Notre-Dame quelconque, lui promettant une partie de leur butin si elle les met sur la voie de quelque riche voyageur à détrousser, jusqu'à ceux qui font des neuvaines pour obtenir de Dieu la mort de quelqu'un qui les gêne !

Telle est, en abrégé, l'idée que Platon se fait de Dieu. Pour lui, Dieu est l'Etre souverainement bon, juste, aimant toutes ses créatures, auteur de tout bien, mais non cause du mal. « Il faut, disait-il, que les poètes nous représentent partout Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire essentiellement bon..... Dieu n'est pas la cause de toutes choses, mais seulement du bien. Les maux ont une autre cause. » Il avait compris que si Dieu est, il ne peut être que le Souverain Bien, la Souveraine Justice, le Souverain Amour. Et à cet égard, il mérite vraiment le surnom de divin qu'on lui a donné.

Platon qui croit naturellement à l'âme immortelle, s'efforce de la démontrer, de la rendre claire et évidente pour tous. Il la définit : une substance qui se meut elle-même, établissant ainsi, dès l'origine, la différence radicale absolue qui existe entre elle et la matière. L'âme se meut, la matière est mue ; l'âme a en elle le principe du mouvement et de la force, la matière reçoit l'un et l'autre.

Remarquons, en passant, que cette distinction entre l'esprit moteur et la matière mue, n'a plus aujourd'hui la valeur qu'elle avait autrefois. Il devient, en effet, de plus en plus probable, pour ne pas dire certain, que toute matière est dans un perpétuel mouvement. L'inertie apparente que nous croyons y remarquer n'existe que pour notre œil, trop grossier pour percevoir le travail moléculaire qui s'y opère incessamment. On pourra toujours, il est vrai, prétendre que l'esprit présent en toutes choses et en tout lieu meut partout et toujours la matière.

Non content d'affirmer l'âme immortelle, il la veut éternelle. « Les mêmes âmes, dit-il, doivent toujours exister ; car, puisqu'aucune d'elles ne périt, leur nombre ne saurait diminuer. Il ne peut pas non plus augmenter. »

Il est assez curieux que la même pensée a été reprise et défendue plus d'une fois par les philosophes modernes. Dans : « Les derniers jours d'un philosophe », Humphry Davy, un des illustres savants de ce siècle, dit :

« Les âmes sont éternelles et indivisibles, mais leurs manières d'être sont aussi infiniment variées que les formes de la matière. Elles n'ont rien de commun avec l'espace, et dans leurs transitions, sont indépendantes du temps, de sorte qu'elles peuvent passer d'une partie de l'univers à l'autre, par des lois entièrement étrangères au mouvement. La quantité ou le nombre des essences spirituelles, comme la quantité ou le nombre des atomes du monde matériel, sont toujours les mêmes ; mais leurs arrangements sont infiniment diversifiés, aussi bien que ceux des matériaux qu'ils sont destinés à gouverner. Les âmes sont des êtres intellectuels de divers degrés, appartenant en fait à l'Esprit infini. Dans les systèmes planétaires, elles sont transitoirement dans un état d'épreuves, tendant constamment et gravitant sans cesse, en général, vers un mode d'existence plus élevé. »

Et la Monadologie de Leibnitz n'enseigne pas autre chose.

Nous n'entrerons pas dans le détail des preuves nombreuses et souvent frappantes — parmi lesquelles la réminiscence — sur lesquelles s'appuie Platon pour affirmer l'immortalité, et nous nous posons, sans transition, cette autre question :

Si elle est immortelle, si elle doit vivre tou

jours et revivre sur la terre des existences multiples, quel est le devoir de l'homme à son égard ? Que fera-t-il pour son développement ? Comment la fortifiera-t-il, et la haussera-t-il au-dessus des choses qui passent, pour l'attacher à celles qui demeurent et que rien ne pourra lui ravir ?

La lecture de Platon est, sous plus d'un rapport, une révélation, même après l'instruction et l'éducation chrétiennes. On entre avec lui dans je ne sais quelles régions lumineuses insoupçonnées. La surprise est d'autant plus grande que, par un sentiment, pour moi inexplicable, on laisse généralement ignorer à ceux qui ne font pas leurs études classiques les beautés, les splendeurs qui se rencontrent dans les œuvres des philosophes de l'antiquité païenne. De quelles richesses intellectuelles et morales on sèvre, par là, la jeunesse curieuse, avide de savoir. Je taxerais volontiers cette négligence de crime, On n'a pas le droit, même pour l'amour de l'idée chrétienne, pour laquelle on craint peut-être, d'envelopper ainsi de silence et d'obscurité un trésor dont le prix est inestimable.

L'âme étant immortelle et le corps éphémère, c'est elle, préférablement à lui, qui appelle tous nos soins. « Le plus important pour les hommes, remarque Platon, ce n'est pas l'existence et la simple conservation de leur être ; mais de devenir aussi vertueux qu'il est possible, et de l'être autant qu'ils existeront. »

Mais cette vertu qui est le devoir et qui est le but, comment l'acquerrons-nous ? Plus précieuse que tous les biens de la terre, l'homme qui la veut posséder est condamné à une lutte de tous les instants. Hésiode avait déjà dit : « Le chemin qui conduit au vice est uni ; on y marche sans sueurs, et on est bientôt arrivé au terme. Au contraire, les dieux immortels ont placé les sueurs en avant de la vertu, le sentier qui y mène est long, escarpé et raboteux dès l'abord ; mais lorsqu'on est parvenu au faîte, il devient aisé, de rude qu'il était auparavant. » « Quiconque, observe Platon, croit relever son âme par des connaissances, de la richesse, du pouvoir et ne travaille pas à la rendre meilleure, s'imagine qu'il l'honore, mais il n'en est rien. »

Le chemin qui conduit à la vertu étant ainsi long et difficile, on ne saurait trop tôt se mettre en route. De là, la nécessité d'une éducation saine et virile. Les enfants doivent, de bonne heure, être habitués aux travaux, aux luttes qui les attendent dans l'avenir. Comment seraient-ils sans cela des hommes dans la vraie et grande acception du mot : également forts contre la douleur physique et contre les tentations et les lâchetés morales. « Ce ne sont point, au dire de Platon, des monceaux d'or, mais c'est un grand fonds de pudeur qu'il faut laisser à ses enfants. » « Il est de la dernière importance que les premiers discours qu'un enfant entendra, soient propres à le porter à la vertu. »

C'est dans ce sens que doit être dirigée l'éducation des enfants : pour l'Etat qui sera ce qu'ils seront, et pour eux-mêmes, attendu que de leur conduite bonne ou mauvaise dépendra leur bonheur ou leur malheur dans cette vie et dans celle à venir.

L'homme qui marche sur les pas de la justice, humblement, mais avec une inébranlable fermeté, cet homme, par cela seul qu'il obéit à la loi de l'être moral, sera nécessairement heureux. Et non seulement lui, mais aussi ceux parmi lesquels il vit, et auxquels il fera du bien. Et de même qu'il sera utile à lui-même et aux autres, il le sera à la patrie, toujours prêt à se dévouer pour elle, et à lui sacrifier ce qu'il a de plus cher, jusqu'à sa vie même. Ce sera Socrate, ce sera Washington, ce sera Hoche ou Marceau. Ce seront tous les petits, tous les humbles, dont la vertu est d'autant plus méritoire qu'elle est plus obscure et plus cachée.

Si, au lieu de l'homme juste, vous en supposez un autre qui « se laisse enfler par l'orgueil, les richesses, les honneurs, les avantages du corps » ; dont le « cœur insensé et dévoré de désirs ambitieux » se met au-dessus de tous les droits et de toutes les lois, prétendant conduire sa patrie et le monde, vous aurez l'un quelconque des « fléaux de Dieu », un Attila, un Gengis-Khan, un Napoléon, traînant à leur suite les multitudes armées, semant partout les ruines et les cadavres jusqu'au jour de l'écroulement de leur fortune éphémère, dans quelque catastrophe irréparable, sans préjudice, d'ailleurs, du châtiment qui les attend dans l'au-delà.

Or, Platon assure que « les biens du juste et les maux de l'injuste, en cette vie, ne sont rien, ni pour le nombre ni pour la grandeur, en comparaison des biens et des maux réservés dans l'autre vie à la vertu et au vice ».

L'injustice, au reste, ne consiste pas seulement dans les actions qui nuisent aux autres. Platon appelle aussi injustice « la tyrannie qu'exercent sur l'âme la colère, la crainte, le plaisir, le cha-

grin, l'envie et les autres passions », indépendamment de leurs effets en dehors de nous, et ainsi il s'élève à cette spiritualité, à cette morale supérieures, suivant lesquelles les pensées ne sont pas moins répréhensibles que les actes.

Ce qu'il dit de la justice et de l'injustice, il le dit aussi de la vérité et du mensonge, de la piété et de l'impiété, de la tempérance et de l'intempérance, de toutes les vertus et de tous les vices. Partout, toujours, sous toutes ses formes, il veut que le mal soit combattu ; partout, toujours, sous toutes les formes, il veut que l'homme s'attache au bien, qui est la loi de l'âme. « Négliger l'âme, dit-il, est très grave. Elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux que de devenir très bonne et très sage. Elle n'emporte avec elle que ses mœurs et ses habitudes qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur dès le premier moment de son arrivée.»

L'homme qui travaillera ainsi dans la mesure du possible à améliorer son âme et à la purifier de toute souillure, pourra compter tout ensemble sur le secours des dieux et du génie qu'ils donnent pour guide à tout homme ; car, « la providence des dieux est nécessairement attentive aux intérêts de celui qui travaille à devenir juste, et à parvenir par la pratique de la vertu à la parfaite ressemblance que l'homme puisse avoir avec la divinité ».

L'homme de bien, de son côté, priera Dieu, lui adressera ses actions de grâces, mais ne lui demandera que la seule sagesse. Platon n'admet pas de tempérament en ce domaine. Point de biens terrestres et passagers, point de vains honneurs, point de richesses ; car toutes ces choses corrompent l'homme, et, pour le moins, lui rendent la vertu plus difficile. Et ici Platon se rencontre avec le Christ : « Une grande vertu et de grandes richesses sont deux choses incompatibles », dit-il, comme le Christ dira plus tard : « Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. »

Cependant, qu'on ait bien ou mal vécu, devant tous se dresse la mort, qui, objet d'épouvante pour le coupable, est pour celui qui pratique la vertu une amie, une messagère de bonne nouvelle. Son unique désir n'est-il pas, en effet, une vertu de plus en plus parfaite. Si la mort est la grande libératrice, si elle ouvre, devant l'homme de bien, toutes grandes les portes de la vérité et de la justice, irons-nous au-devant d'elle, l'appellerons-nous, nous y précipiterons-nous ? En aucune façon. Celui qui croit en Dieu considère la vie comme un devoir qu'il n'a pas le droit de déserter, pas plus qu'un soldat le poste qui lui a été confié. Il attend patiemment que les dieux eux-mêmes le relèvent de sa faction et lui disent : « L'heure est venue. »

Le suicide est une faiblesse et une lâcheté, et Platon veut que ceux qui s'en rendent coupables soient enterrés seuls, dans un lieu à part. Il ne l'admet que dans un seul cas : lorsque l'homme se sent invinciblement porté au mal, et que ni ses prières, ni ses rapports avec les personnes vertueuses, ni ses efforts les plus douloureux ne sont pas capables de le faire triompher du penchant fatal qui l'entraîne sur la pente du crime. Dans ces conditions mieux vaut mourir. Mais ce cas se présente-t-il jamais ? Quoi qu'il en soit, ici encore Platon montre de quel prix est la vertu à ses yeux, puisqu'il préfère la mort volontaire à l'injustice ou au meurtre. Qu'on accepte ou qu'on repousse la conclusion, il est impossible de méconnaître ce qu'elle a d'original et de hardi.

(*A suivre.*)

D. METZGER

(*Revue spirite* de juillet 1895.)

QUELQUES CAS DE HANTISE

(*Suite*) (*)

CAS DE M. X..

Nous connaissons particulièrement M. X... C'est un avocat depuis longtemps au courant des recherches psychiques. Avant ni depuis les faits qu'il rapporte, il n'a jamais eu d'hallucinations. Il nous a prié de taire son nom, afin que ces faits ne parviennent pas à la connaissance de ses parents, qui pourraient en être trop impressionnés.

Mon frère B... a succombé le mercredi 30 décembre 1891, vers cinq heures du matin. Les obsèques ont eu lieu le samedi 2 janvier 1892. Je suis resté près de mes parents, pour tâcher de les consoler, jusqu'au 9 janvier.

La veille de mon départ, un fait étrange arriva. Je couchais au premier et unique étage de la maison ; j'y étais seul, mes parents et les domestiques habitant au rez-de-chaussée. Ma chambre est contiguë à celle où mon pauvre frère a cessé de vivre ; elle n'est séparée du cabinet de toilette de cette chambre que par une cloison. Le vendredi 8 janvier 1892, vers dix heures du soir, j'étais en train de me coucher après avoir fait ma malle. Au moment où je commençais à me déshabiller, j'entendis des pas

(*) Voir notre numéro de juillet.

légers dans le cabinet de toilette. J'écoutai attentivement ; le bruit, un instant interrompu, se renouvela : on eût dit qu'une personne en pantoufles allait et venait dans le cabinet. J'hésitais à en croire mes oreilles, quand un bruit plus fort et prolongé vint lever mes doutes. C'était le bruit d'un meuble qu'on aurait traîné d'un bout du cabinet jusqu'au milieu : cela ressemblait aussi au grincement d'une porte qu'on ouvre et dont le bord inférieur râpe le plancher.

J'étais très ému. J'avais la conviction ou qu'un malfaiteur s'était introduit dans la maison ou que mon frère revenait dans sa chambre. Après avoir attendu deux ou trois minutes pendant lesquelles le silence ne fut pas troublé, je m'armai d'un haltère, et, prenant la bougie de l'autre main, je pénétrai dans le cabinet. Il n'y avait personne ; aucun meuble ne semblait avoir été dérangé : tout était dans le calme le plus profond. Je n'ai rien entendu d'anormal durant le reste de la nuit.

A la fin du mois de février, je suis venu passer cinq jours près de mes parents ; dans ces cinq jours était un vendredi : je n'ai rien entendu (25 février-2 mars 1892).

A Pâques, je suis venu pour dix jours, du jeudi matin 14 avril au dimanche 24. Cette période comprenait deux vendredis : je n'ai rien remarqué personnellement.

Mais il n'en a pas été ainsi de mon frère aîné, capitaine d'infanterie, et de ma belle-sœur, arrivés le lundi 18 avril. Ils occupent toujours, quand ils viennent chez mon père, la chambre où mon frère B... a passé les derniers mois de sa vie : c'est la plus commode de la maison et c'est pour cela qu'on y avait installé le pauvre malade. Mon frère et sa femme la reprirent, comme de coutume.

Le vendredi 22 avril, dans la première partie de la nuit, ils entendirent des bruits étranges. C'étaient des craquements paraissant venir tantôt du mur du cabinet, tantôt d'une grande armoire placée dans la chambre même. Les bruits étaient très forts : mon frère aîné se leva pour s'assurer s'il n'y avait pas un chat sous l'armoire : il ne découvrit rien. Sa femme et lui ont l'habitude d'avoir toujours la nuit une veilleuse allumée : leur veilleuse s'éteignit cette nuit-là ! Je n'ai pas osé demander si les craquements avaient continué ensuite, de peur de laisser deviner ma pensée et de troubler toute la famille.

Le lendemain, mon frère et ma sœur se plaignirent d'avoir très mal dormi. Ils semblaient fort inquiets de ce tapage mystérieux. Au déjeuner, mon frère attribua les craquements au changement de temps ; il dit à mon père : « Tu dois avoir de fameuses lézardes dans ton mur ! » Il ne paraissait pas, d'ailleurs, croire beaucoup à cette explication.

Ma mère dit qu'ayant accompagné ma belle-sœur dans la chambre au moment du coucher, elle avait aussi entendu les craquements, sans y attacher aucune importance.

Je suis parti le dimanche matin 24 avril. J'ai lieu de penser que mon frère et sa femme avaient dormi tranquilles dans la nuit du 23 au 24. Toutefois j'avoue ne m'être renseigné qu'avec beaucoup de discrétion. Le départ de mon frère et de sa famille s'est effectué le mardi matin 26 avril. J'ignore s'il est survenu quelque chose de particulier dans les deux dernières nuits.

Je croit devoir ajouter que mon frère B. . était né le vendredi 22 mai 1862.

CAS DE NIEDERDORF

Monsieur,

Je vous remercie de la lettre que vous avez eu l'obligeance de me répondre.

Le mouvement des objets sans contact est un fait énorme, et pourtant, *a priori*, il est niable, comme absurde.

En serait-il de même de l'écriture directe ? Voilà vraiment un champ d'expériences qui n'est pas banal.

J'ai, il y a un an, envoyé à M. Richet le compte rendu d'une expérience de table tournante et parlante qui est bien curieuse et nous a fortement intrigués.

J'ai vu également il y a quelques années, à Laval, cette Lulli dont il est question dans un numéro de votre Revue. Cette femme m'a lu — sans truc possible — une adresse, portant mon nom et l'indication de ma profession, que je tenais dissimulée contre le creux de ma main.

C'est à partir de ce moment que j'ai cru voir là un problème. Si je *n'avais pas vu*, j'aurais eu beau lire tout ce qui a été publié sur la question, mon intérêt eût été médiocrement excité.

Je vous envoie le récit d'une maison soi-disant hantée que je traduis de la brochure du professeur M. Perty, intitulée : *Die Realitat magischer Krafte und Wirkungen der Menschen gegen die Widersacher vertheidigt*, supplément à l'ouvrage du même auteur: *Die mystischen Erscheinungen der menschichen Natur*.

M. Perty est un savant naturaliste qui a un nom en Allemagne. Il est, ou fut, docteur en médecine et en philosophie, et professeur à l'Université de Berne. Il a publié plusieurs ouvrages importants sur l'histoire naturelle considérée au point de vue philosophique.

Ce qui donne de la valeur au compte rendu ci-dessous, c'est que M. Perty s'est mis en relation avec la personne *victime* de ces phénomènes mystérieux, et il la cite à différentes reprises.

La brochure porte le millésime 1863 et l'événement a eu lieu en août 1862. Perty n'est pas spirite : « La question de savoir si ces phénomènes sont produits par les forces des hommes, dit-il, toutefois, principalement des *médiums*, ou par des esprits, n'est pas si facile à décider que des gens inexperts peuvent se le figurer. »

Voici la traduction de M. Perty ; elle est d'une étroite exactitude :

« Au mois d'août 1862, du 15 au 27, la maison du conseiller national Joller à Niederdorf, près de Stans, canton d'Unterwalden, fut le théâtre de phénomènes mystérieux.

Des tables et des chaises furent renversées par une main invisible ; des coups furent frappés contre les portes et contre les planches, des portes s'ouvrirent et se fermèrent d'elles-mêmes ; à la fin, le bruit devint terrible, les verrous sautèrent et l'on craignit la démolition de la maison. Pour les personnes qui se trouvaient dans la chambre, les coups venaient de la cave sur le plancher ; pour celles qui étaient en observation dans la cave, ils venaient de haut en bas ; en même temps des coups étaient frappés, comme avec un marteau, sur les tables et sur les chaises. Malgré les recherches les plus minutieuses, on ne put trouver à tout cela une cause visible. Ce qui n'empêcha pas, quelques jours après, un journal de Lucerne, « der Eidgenoss », de prétendre que la chose était expliquée par les preuves les plus palpables : on avait trouvé les instruments frappeurs ayant servi à faire du bruit dans le but de déprécier la maison sur le point d'être peut-être vendue à l'encan, etc. Le conseiller Joller répondit à cette affirmation, dénuée de tout fondement, dans le « Bund » du 4 septembre en déclarant formellement que cet étrange phénomène, malgré l'enquête officielle et les mesures prises, n'avait pu être expliqué par aucune cause matérielle. Le vacarme dura, se concentrant en un cercle toujours plus petit, jusqu'au 27 août, et cessa alors pour quelque temps. On peut admettre pour parfaitement certain que ces bruits n'étaient pas produits par des mains humaines. Ce fut, comme on pense, pour une nombreuse famille, des jours d'indicible terreur qui eurent de cruelles conséquences. Les gens superficiels voulurent, comme toujours, donner une explication mécanique ; les dévots virent là l'œuvre du diable, contre quoi Joller s'exprime avec indignation. Ce cas tout nouveau fit du bruit dans la presse suisse et étrangère, et on parla, comme d'ordinaire, d'illusion, de tromperie, etc. Dans la « Allgemeine Zeitung » du 28 septembre, un correspondant de Berne assure que le fin mot est trouvé ; que la cause de ce vacarme n'est autre que le fils âgé de 18 ans, de M. Joller. Celui-ci aurait appris près de Bohémiens toutes sortes de tours et se serait exercé à celui-là pour effrayer ses parents et s'amuser lui-même. Sur ma demande d'information, M. Joller m'écrit ce qui suit à la date du 2 octobre : « En réponse à votre honorée du 30 septembre, je vous informe tout d'abord que les phénomènes mystérieux, sans toutefois la violence tumultueuse du début, et à de plus longs intervalles, continuent toujours dans ma maison et que les journaux dont vous me parlez ne contiennent pas un mot de vrai à ce sujet. »

Après avoir regretté que la Commission d'enquête n'ait pas entendu, pour rédiger un procès-verbal, les nombreuses et honorables personnes qui ont été témoins oculaires et auriculaires de ces étranges phénomènes, M. Joller ajoute :

Exposé d'une part au feu croisé d'une populace grossière et fanatique, de l'autre à celui de la presse incrédule, calomniatrice et moqueuse, je fus, avec une nombreuse famille, abandonné à mon malheur, et aujourd'hui la santé ébranlée de ma femme et de mes enfants me force à changer de domicile au premier jour. J'ai tâché au début de garder le plus profond secret sur l'affaire ; mais le tapage devint si fort que tout était à craindre et que je ne pus me taire plus longtemps. Les phénomènes, dont bien malgré moi il fallut me convaincre avec mes sens, en plein état de veille, au grand jour, pendant six semaines et souvent même jusqu'à douze fois par jour, sont de nature très diverse. Au commencement se firent entendre, avec une intensité croissant de jour en jour, des coups frappés contre les murs, les planches et surtout contre les portes de la maison. Quand ce phénomène était très violent, les portes s'ouvraient et se refermaient arrachées avec force des loquets. Ces bruits diminuèrent peu à peu pour se changer en un léger cahotement (hoppern), tel que mes enfants et moi l'avions entendu depuis des années, mais sans y attacher d'importance. Pendant trois jours

tables, chaises, vaisselle furent renversés, tantôt avec bruit, tantôt sans bruit. Plus tard, des tableaux furent enlevés des murs, des vases ôtés du dessus des tables et des commodes, puis posés renversés sur le plancher, toutes sortes d'objets étaient bizarrement pendus aux crochets des murs ; finalement les tableaux étaient retournés sous nos yeux contre les murs ; des pierres, des fruits, des habits, etc., étaient jetés de tous côtés et cachés quelquefois dans des coins sombres, malgré serrures et verrous.

Souvent des pierres furent jetées dans la cheminée. Rien ne fut brisé ni endommagé, et les pierres qui, du haut de la cheminée, atteignirent l'un ou l'autre de mes enfants, avaient un choc à peine sensible. Un terrible phénomène, qui faillit coûter la vie à mon fils, fut l'apparition de nuages sans forme déterminée qui, à plusieurs reprises, en plein jour, purent être observés même par des personnes n'habitant pas la maison. Ce qui était insupportable, c'est le contact d'une main glacée et de l'extrémité des doigts, ainsi qu'un courant d'air glacial produit comme par un rapide battement d'ailes, tel que l'ont senti tous les habitants de la maison, la plupart du temps la nuit, mais aussi dans le jour. On imitait aussi avec une perfection singulière le bruit d'une montre que l'on remonte, d'un banc à bobines, du bois que l'on fend, de l'argent que l'on compte, de frottements, de chants et de sons articulés comme par une langue humaine. En général, ces bruits, souvent très forts, avaient quelque rapport avec le travail et la conversation des gens de la maison. Le dernier phénomène se produisit avant-hier soir, environ vers huit heures : une pierre humide de rosée fut jetée par dessus l'escalier presque devant la porte de l'appartement, une semblable tomba également de la cheminée dans la cuisine. Il y a seulement sept semaines ces faits m'auraient fait sourire et hausser les épaules, mais aujourd'hui il me faut bien les affirmer de toutes les forces de mon être. » M. le conseiller national Joller, qui est partout considéré comme un homme loyal, éclairé, ami de la vérité, se consolera de l'ennui et de l'inquiétude que lui ont causés ces phénomènes mystérieux en pensant qu'ils contribuent à élargir l'horizon de l'esprit en ouvrant des vues dans un nouvel ordre de choses, et que le faux jugement porté sur lui par quelques-uns ne provient que de l'ignorance des gens qui pensent machinalement.

Les phénomènes observés par mon collègue M. Salières dans la maison d'école de la Bastide-Paumès ont sur certains points une véritable analogie avec ceux des cas présents ; d'autre part, dans les expériences de M. Gibier, il est également question de contact d'une main froide et d'un courant d'air glacial. Ces coïncidences sont bien curieuses et font réfléchir ; il se peut qu'il y ait là une donnée d'un « magnifique problème », suivant la suggestive expression de M. Richet dans la réponse qu'il a bien voulu me faire l'an dernier.

M. ROUILLON,
Professeur d'allemand
au Lycée de Pontivy (Morbihan.)

(*Annales des sciences psychiques*.)

LA RÉINCARNATION

L'esprit humain étant éternel, le commencement de son existence se perd dans l'abîme insondable du passé, et doit, par cela même, échapper à nos investigations.

Il y a certaines expériences dont aucune philosophie ne saurait rendre compte et des sensations auxquelles on chercherait vainement des parallèles.

Croire à l'immortalité de l'âme c'est croire à son éternité, c'est-à-dire être certain que l'on a toujours été, que l'on est, que l'on sera dans les siècles sans fin.

Tout ce qui est né doit mourir ; tout ce qui a commencé doit finir ; c'est la loi. Si l'âme humaine avait eu un commencement, elle devrait avoir une fin, mais son existence est admirablement figurée par un cercle qui jamais ne commence, et jamais ne finit.

Celui qui, trompé par un enseignement incomplet ou des opinions préconçues, n'ajoute foi qu'à l'immortalité future, nie, par cette preuve d'ignorance, la réalité d'une moitié de ce cercle qu'il réduit à un croissant.

En vous parlant ainsi, nous, les Invisibles, les amis disparus, nous nous servons de symboles ; parce que la science des choses cachées n'étant enseignée que partiellement, les lois qui la régissent ne sont pas encore formulées. Jusqu'à ce qu'elles soient sorties de leur obscurité présente, nous serons obligés d'employer des images et figures symboliques, afin d'exprimer leurs relations avec la science de la vie éternelle ; science qu'il vous est indispensable

de connaître pour atteindre le but de votre destinée.

Il n'y a donc pour l'âme, ni passé, ni futur ; elle vit dans un présent éternel, ayant de tous temps existé. Et si vous nous demandiez, amis, une garantie concernant l'éternelle perpétuité de l'âme, nous vous répondrions : Ce qui n'aura pas de fin, peut, par une raison logique et naturelle, n'avoir point eu de commencement.

Rien ne se perd, rien ne se crée, vous le savez, amis ; naître et mourir sont des transitions; il n'y a, pour l'âme humaine, ni création, ni anéantissement.

Ayez de la patience et du courage dans les épreuves de la vie présente ; arrivés à un stage plus élevé de développement, non seulement vous vous rappellerez vos vies passées mais encore les conditions particulières qui ont donné lieu à votre avancement spirituel.

Les profondeurs de la vie de l'esprit sont obscures, mais non impénétrables ; et la vérité qui plane au delà de toutes choses n'est pas inaccessible. N'étant pas encore très avancé dans ces obscures perspectives, qui pourrait, maintenant, vous dévoiler le secret des existences passées ?

Un médium américain.

PRINCIPE ET ÉVOLUTION DE L'AME (1)

Il est probable que lorsque Dieu jeta la terre dans son univers, il y répandit un principe immatériel émané de lui et se subdivisant à l'infini ; la moindre parcelle de cette essence dut être appelée à l'individualité et arriver, par un développement progressif, à former nos âmes, qui par le fait de leur origine possèdent en germe puissance, intelligence, amour, tendant sans cesse à se rapprocher de Celui dont elles émanent. Au début, elles sont bien rudimentaires, simple principe vital animant la plante, l'insecte, les primitifs de la création ; puis l'espèce relativement supérieure se dessine et monte jusqu'à l'homme, mais chaque espèce ne reproduit et ne perpétue que sa forme, l'âme seule passe d'une forme inférieure à une forme supérieure.

Sur cette route si longue, l'âme inconsciente ne commence à se connaître qu'en arrivant à l'humanité ; chaque station a eu pour résultat une nouvelle manifestation de son être, manifestation toujours en rapport avec la forme qu'il a occupée et n'a pu habiter que lorsqu'il est arrivé au degré de compréhension exigé par les organes de cette forme elle-même.

L'orgueil, la jalousie aveugle et sanguinaire, la ruse, la gourmandise, la paresse, la colère, la prudence de l'animal qui rampe, comme aussi la fidélité, l'amour de la famille, sont autant d'instincts animaux que l'âme, arrivée à l'humanité, a transformés en passions. Après ce laborieux enfantement, il reste à l'homme, âme adolescente, à se défaire de tout ce qui tient à sa longue enfance, à opposer la simplicité à l'orgueil, le pardon à la vengeance, l'amour à la jalousie, la douceur à la colère, l'activité à la paresse, en un mot, à faire prédominer l'esprit. Pour atteindre ce résultat, une seule existence ne peut suffire, bien des fois nous devons revenir sur la terre. De cette nécessité découlent tous les progrès de l'humanité.

Si la force créatrice a voulu que notre âme prit un vêtement de chair, ce n'est pas pour nous imposer un fardeau inutile, mais parce que cette épreuve est indispensable au développement de nos facultés. Si nous dévions de la direction qu'elle nous trace, nous nous rendons coupables d'une contravention aux lois de l'univers, et cette contravention nous relègue, mathématiquement, dans un état de souffrance que les religions appellent punition : les philosophes l'appellent conséquence ; en somme, c'est la même chose.

Que de maux il est en notre pouvoir de nous épargner ! Mais la matière nous domine malheureusement, et il est impossible de nous y soustraire autrement que par degrés, progressivement.

Nous sommes si arriérés en moralité que très certainement, si le mal n'entraînait à sa suite une foule de désagréments, nous nous y plairions et y resterions indéfiniment. Heureusement pour nous, nous apprenons par expérience ce qu'il coûte et ce qu'il rapporte.

Après notre mort, notre situation dépend donc logiquement de ce qu'a été notre vie ; et si nous n'avons pas failli à nos devoirs, elle devient forcément plus heureuse; car la destruction d'une forme permet d'en revêtir une plus parfaite, moins gênante pour les évolutions de la pensée ; en somme, la fin d'une vie méritante honnête, morale, dévouée à ses semblables, ouvre la porte à une autre favorable à un plus grand développement. La mort est un repos

(1) Nous avons cru devoir reproduire ces excellentes pages d'Emmanuel Vauchez, et nous les avons placées après la communication du *médium américain*, parce que ces deux articles nous paraissent se compléter et s'éclairer l'un l'autre.
N. D. L. R.

écessaire ; le travail cérébral, l'épuisement de l'organisme amènent forcément la désagrégation des molécules dont notre corps est composé ; nous rendons à la matière ce qu'elle nous a prêté, et la nature dans son laboratoire emploiera ce qui fut des corps vivants à la création matérielle de nouveaux corps. Ce sont des congés que nous prenons de temps à autres, et ils sont utiles à tous, quel que soit leur degré d'élévation. Aussi, devrions-nous recevoir la mort bien autrement que nous ne sommes habitués à le faire : ce n'est pas le squelette hideux traditionnel ; c'est l'ami qui nous tend une main secourable, nous arrache à la captivité et nous dépouille de notre vieux vêtement usé et insalubre.

Notre âme, émanation d'un principe créateur, ne peut en être séparée ; tout nous fait supposer que nous y sommes rattachés par un lien comparable à un fil électrique La prière, malheureusement si mal comprise, nous relie aussi à ce Dieu par qui nous sommes, que nous ne saurions définir, mais que le cœur pur devine et sent. Le secret du bonheur est là : comprendre que l'homme émane et dépend d'une force intelligente qui le veut parfait et lui impose, pour atteindre ce but, des vies successives où il travaille, souffre avec résignation l'adversité, développe son cerveau par l'effort pour les actions méritoires, en un mot se crée et cherche à devenir rapidement un être supérieur, sans cela pas de bonheur. Et si des êtres encore pervers pensent trouver ce bonheur dans le mal, leur seule moisson s'appellera remords, déchéance sociale et vie nouvelle encore plus malheureuse. Car il faut expier les crimes et le mal fait aux autres. L'heure de la justice, l'heure du châtiment sonne toujours au cadran divin : celui-ci ne se dérange pas.

EMMANUEL VAUCHEZ.

(*Le Phare de Normandie* — Juin 1895.)

DOUTE

Oui, Galilée a dit : « La Terre tourne. » Et puis ?
C'est une vérité qui n'est plus dans un puits.
Qui doit faire tourner notre machine ronde ?
Est-ce un fil qui suspend le soleil dans le Monde ?
Dans quel but y fait-il l'office de flambeau ?
Pourquoi ce bec de gaz et même ce fourneau ?
Le Créateur sait donc qu'avec nos faces blêmes
Il nous est défendu de nous donner nous-mêmes
Ce luxe de chaleur, de vivre un seul instant
Sans sa permission ? Qu'en pense le savant ?
Son orgueil érudit se met à la torture
Pour dire à l'imbécile : « Adorez la Nature ! »
Adorer la nature est fort beau ; mais enfin
Qu'est-elle en elle-même ? Un instrument divin,
Une belle machine avec ses accessoires,
Depuis le mastodonte aux chétifs infusoires.
Prosternez-vous devant le cèdre du Liban,
Si vous voulez ; donnez au noble orang-outang
Des droits à nos respects en les croyant nos pères ;
Cela m'est égal ; mais, philosophes austères,
Dites-moi franchement si je dois croire un peu
A celui qui fit tout et qu'on appelle Dieu.

A. BALPE.

Comités de Propagande et de la Fédération réunis

Séance du 10 juillet 1895

La séance est ouverte à 9 h. sous la présidence de M. Boyer.

Sont présents : MM. Boyer, L. de Faget, Duval, Mongin, Girod, Louis, Mêche, Lussan, MMmes Poulain, Laffineur, Hoileux.

Un des membres présents est prié de remplir les fonctions de secrétaire en l'absence du titulaire.

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance, lequel est adopté à l'unanimité.

Un des membres du Comité propose qu'une démarche soit faite près de M. Leymarie, afin de savoir ce que sont devenus les fonds qu'il a reçus au nom du Comité de Propagande pour la venue à Paris du médium Eusapia Paladino.

Il est incontestable que les sommes versées par les spirites, à la suite d'une souscription ouverte par le Comité, n'ayant pu être employées à atteindre le noble but pour lequel elles étaient destinées, doivent être renvoyées aux souscripteurs.

Cette proposition est adoptée.

Un des membres du Comité est prié d'écrire à M. Leymarie à ce sujet.

Les membres du Comité n'ayant reçu aucune lettre de leurs collègues de France et de l'étranger au sujet de la 1re question portée à l'ordre du jour et qui comprend : Le vote définitif sur le projet de suppression de la Présidence du Comité de propagande, ne croient pas devoir se prononcer encore, et prient instamment MM. les membres du Comité de propagande

de la province et de l'étranger de vouloir bien leur faire connaître leur avis, par écrit, pour la séance du *deuxième mercredi de septembre*, époque à laquelle aura lieu, sur cette question, le vote définitif. Quant à la deuxième proposition de l'ordre du jour : « Vœux pour la suppression de la Présidence de la Fédération », le Comité reconnaît que cette question ne peut être traitée qu'à *l'assemblée générale du premier dimanche d'octobre*, et se rallie à l'idée émise et adoptée dans sa séance du 12 juin dernier.

L'ordre du jour de la prochaine réunion du Comité, qui aura lieu le *11 septembre prochain*, est fixé comme suit :

1° Vote définitif sur le projet de suppression de la présidence du Comité de propagande.

2° Vues échangées en faveur de la Fédération.

La séance est levée à 11 heures.

Pour le Secrétaire
Un des membres du Comité.

MES SOUVENIRS

J'avais dix-sept ans, j'étais plein de rêves, de généreuses illusions, mais déjà j'avais perdu la foi de mon enfance, celle qui me montrait un Dieu cruel, châtiant par un enfer éternel les fautes des hommes.

Je souffrais de ne plus appartenir à aucune religion et de ne pouvoir trouver en moi-même la fixité d'un idéal religieux.

Le spiritisme m'apparut alors. Ce fut une révélation.

Je fis quelques expériences de typtologie, devins bientôt médium écrivain, et m'adonnais à la pratique du spiritisme avec d'autant plus d'élan que mon cœur était encore vierge de toute autre passion.

Mais je dois raconter d'abord comment je fus amené positivement au spiritisme.

***

Il n'était bruit, dans la ville du Midi que j'habitais alors, que des séances données par un charcutier, du nom de Demanse, je crois. Des objets très lourds y étaient, paraît-il, soulevés par une force mystérieuse.

J'y fus avec mon père. Nous entrâmes dans une vaste pièce, où plus de quarante personnes formaient le cercle autour et à distance d'une longue table, au bout de laquelle un tout jeune homme, presque un enfant, était assis, seul, tenant une de ses mains légèrement appuyée sur la table.

C'était là le médium.

Aux questions qui lui étaient posées, l'Esprit répondait en soulevant cette table extrêmement lourde et en la laissant retomber sur deux de ses pieds, une ou plusieurs fois, suivant le signal convenu.

On obtint ainsi un grand nombre de réponses, puis le chef de groupe tenta une expérience nouvelle :

— Je vais, dit-il à l'Esprit (auquel il parlait avec une extrême familiarité), je vais serrer la main à chaque personne présente, et tu frapperas un coup très fort quand je toucherai la main d'un incrédule.

Ce qui fut dit fut fait. Le maître de la maison s'approcha de huit ou dix personnes et, successivement, leur serra la main.

La table resta immobile.

***

Mais lorsque Demanse fut arrivé devant mon père — au moment précis du contact de leurs deux mains — la table se souleva vivement, se redressa comme un cheval se cabre, et deux de ses pieds touchant presque le plafond, les deux autres violemment agités, elle vint, d'un bond, jusqu'à mon père et retomba devant lui avec un grand bruit.

Jamais je n'oublierai la pâleur qui envahit le visage de mon père, grand voltairien — ce qui, à cette époque, signifiait matérialiste — mais homme de sentiment, d'impressions vives.

Il murmura :

— Oui, je ne crois point, ou plutôt je ne croyais pas, mais j'avoue que voilà un fait bien surprenant et de nature à modifier mes convictions.

Je demandai à mon tour qu'on me touchât la main, mais, au moment où la chose eut lieu, la table ne fit pas un mouvement. Par là, elle me reconnaissait spirite et, cependant, c'était la première fois que je m'occupais de spiritisme. Il est vrai que toutes mes aspirations convergeaient vers une doctrine de paix et d'amour donnant la preuve de l'existence de l'âme.

***

Les expériences suivantes furent des plus curieuses.

Le chef de groupe pria mon père de se rapprocher de la table (qui, sous la pression de l'Esprit, avait repris sa première place), et d'essayer de la soulever.

Mon père se prêta de bonne grâce à cette expérience et fut fort surpris de voir qu'il pouvait soulever, non pas seulement le côté de la lourde table devant lequel il se trouvait, mais encore la table tout entière, qui s'éleva légèrement dans l'espace sous la pression d'un seul de ses doigts. Il continua de lever la main, et la table fut portée par lui, avec la même facilité, jusqu'à la hauteur de son front.

Comment expliquer ce phénomène? Il n'existait et ne pouvait exister aucun truc, c'était visible aux yeux de tous les assistants. Force était donc de croire aux paroles du maître de la maison, qui, au moment où mon père avait placé sa main sous un des bords de la table, avait prié l'Esprit de vouloir bien contribuer à l'ascension de ce meuble, en se plaçant vis-à-vis de mon père et en soulevant l'autre côté de la table.

***

Ma curiosité, vivement éveillée par ce phénomène, m'amena à demander, pour mon propre compte, la répétition de ce qui venait de se passer. Je fus extrêmement étonné, moi aussi, de pouvoir soulever, d'un doigt, jusqu'à mon front, un objet inerte extrêmement lourd, qui, dans tous les cas, n'aurait dû perdre pied que d'un seul côté, celui sur lequel j'exerçais une pression.

Le chef de groupe voulut nous donner la preuve encore plus évidente de la présence et de l'action des esprits désincarnés. Il demanda à l'un d'eux de vouloir bien peser sur la table de façon à empêcher mon père ou moi de la soulever. Et cette fois — ô redoublement de surprise ! — cette table (que nous venions de porter avec tant de facilité et qui nous avait paru si légère) prenant tout à coup un poids énorme, put à peine être remuée par nous, malgré nos efforts réitérés.

Voilà par quel fait saillant je fus amené à la conviction que des forces psychiques existent qui peuvent mouvoir la matière.

Je raconterai de quelle façon plus merveilleuse encore je fus conduit à l'étude du spiritisme moral, ce consolateur des âmes affligées par les rudes épreuves de la vie.

A. Laurent de Faget.

LA SOUFFRANCE

On se demande quelquefois si la souffrance doit être acceptée sans murmures, lorsque ne se présentant pas à nous sous forme de maladie, de mort, d'accident, etc., elle nous semble bien moins une manifestation de la volonté divine qu'une preuve de la méchanceté, de la jalousie, de la bêtise humaines.

Plusieurs réponses à cette question nous semblent capables de la résoudre; et, seul, le choix des arguments irréfutables à produire pourrait nous embarrasser, et laisser un instant sans solution le problème, tant de fois posé, de l'utilité de la souffrance, pour le progrès moral de l'être humain.

Oui, la lutte, la souffrance, quelles que soient, d'ailleurs, les formes qu'elles revêtent, sont utiles, indispensables même, au salut, c'est-à-dire *à l'affranchissement de l'âme.* Sans elles, il n'y aurait de sa part ni travail, ni efforts, et, par conséquent, aucun développement des forces latentes, cachées, mises en elle par la nature divine.

Loin de fuir l'épreuve, l'homme doit apprendre à la vaincre en lui opposant la patience, la résignation, le dévouement illimité, grandes et puissantes forces de l'âme purifiée.

Maintes fois, la souffrance naît, pour nous, de l'égoïsme, de l'orgueil, de la cupidité d'autrui; et, dans ce cas, un concours de circonstances inéluctables lui donne un caractère de fatalité semblable à celui de l'épreuve qui résulte pour nous d'un accident imprévu: mort, accident, maladie, etc. Plus forte que notre volonté, l'épreuve met à néant nos projets, nos desseins; se joue de nos désirs, de nos intérêts, de nos légitimes ambitions ; nous brise sans pitié, sous ses lois inflexibles; et parfois nous nous sentons écrasés, presque annihilés, sous les assauts réitérés des passions humaines, démons acharnés, disons mieux, forces toujours adversaires aux manifestations divines de l'altruisme et du bien absolu.

Faudra-t-il user inutilement sa vie et ses forces psychiques, ou à démasquer les ruses d'amis hypocrites, ou à répondre aux insultes d'ennemis déclarés ? Faudra-t-il, après avoir supporté courageusement les perpétuelles tracasseries suscitées par la haine et l'envie, passer son temps à préparer des armes offensives ou défensives contre de lâches, et, généralement, stupides oppresseurs ? A quoi bon ?....

Faisons mieux; élevons-nous au-dessus des passions humaines; et, lorsqu'elles nous laissent un instant de répit, abritons-nous, reposons nos âmes attristées dans le calme profond de la foi religieuse; elle a pour base, non la crédulité ignorante et servile, mais la connaissance de vérités éternelles, scientifiquement démontrées.

Lorsque nos forces psychiques seront pleinement développées, par le travail, l'étude et, surtout, par l'exercice des vertus, c'est-à-dire par la mise en œuvre de nos puissances morales, nous pourrons, sans crainte ni terreur, regarder en face les peines, les épreuves, issues, pour nous, de l'égoïsme humain, jusqu'à ce que nous arrivions à les considérer comme de légers nuages dans le ciel pur de nos espérances; ombres passagères qui viennent parfois obscurcir, malgré nous, la sérénité de nos cœurs.

La souffrance nous rend infiniment plus capables de nous apitoyer sur les misères d'autrui que nous ne l'étions avant d'être accablés nous-mêmes sous le poids de nos maux; elle agrandit notre expérience; nous fait voir plus nettement les causes des luttes et rivalités qui divisent les hommes, et juger, avec impartialité, vaincus et vainqueurs, victimes et bourreaux.

C'est dans l'épreuve qu'un retour sur nous-mêmes nous montre, avec notre propre faiblesse, les moyens de fortifier et nos âmes et nos cœurs en renonçant aux mesquines ambitions, à toutes les futilités qui dissipent l'esprit et le détournent des seuls objets dignes des aspirations humaines: *La recherche du Vrai, l'Amour universel.*

Dans la souffrance, l'âme s'élève, par un mouvement naturel, instinctif, vers la justice divine, absolue, pour l'implorer et la prendre à témoin de l'injustice humaine. Après les premiers moment de désespoir et de révolte, le flambeau de la Vérité nous montre, au delà des orages de la vie présente, le calme, le repos, le bonheur à venir.

Une amie du *Progrès Spirite*.

ÉCRIT LE 14 JUILLET 1895

Que ton drapeau, République !
Flotte aujourd'hui dans les airs,
Et qu'il dise à l'Univers
Ton grand rêve pacifique :
Plus de serfs ! Plus de proscrits !
L'humanité, libre et fière,
Vers l'amour et la lumière
Guide l'essor des esprits.

Oh ! rayonne sur le monde,
Soleil de la liberté,
Et que la fraternité
Naisse à ta chaleur féconde !
Haines, cessez de gronder :
L'allégresse universelle
N'a que de l'amour en elle,
Et, vivre, c'est s'entr'aider !

Noble fils de Dieu, Génie !
Eclaireur du genre humain,
Sur notre aride chemin
Sème des fleurs d'harmonie.
Toi qui sais dompter les mers
Et te soumettre l'espace,
Avec du bonheur efface
Les maux que l'homme a soufferts !

A. Laurent de Faget.

LE PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

Le matérialisme est en pleine décroissance. Jadis triomphant pendant tout le XIXe siècle, il s'effondre lentement, mais sûrement.

C'est en vain que les champions de cette doctrine terre à terre nous exposent encore leurs conceptions pessimistes, ils ne trompent plus personne.

La philosophie nous laisse froids et la métaphysique elle-même a peu d'action sur nous. Ce que l'on veut maintenant, ce sont des faits et non des théories. Depuis quinze ans la poussée du spiritualisme a été si forte qu'elle emportera les derniers obstacles, car ce mouvement marche avec la rapidité de toutes choses actuellement.

Je vais résumer brièvement les débuts de ce que j'appellerai le psychisme expérimental, afin de pouvoir ensuite étudier à fond les phénomènes d'une nature plus élevée.

De 1850 à 1890, beaucoup de savants américains, anglais, allemands, russes, italiens, etc., ont ouvert la voie à leurs risques et périls ; mais plus nous irons et plus leur courageuse initiative sera suivie par d'autres mieux armés pour la lutte. Malheureusement pour la France, on doit constater que presque tous ses savants ont été atteints de l'épidémie matérialiste qui a causé de si cruels ravages aux XVIIIe et XIXe siècles. C'est pourquoi Yveling Rambaud écrivait en 1886: « Nos savants ne valent pas moins que ceux des « autres pays, mais ils ne sont pas au courant « de divers phénomènes bien connus de l'anti- « quité. »

La crainte d'être raillé paralyse les plus courageux ou les plus entreprenants. On a peur aussi de perdre ou de compromettre une situation laborieusement acquise ou péniblement conquise; sans compter l'ennui de voir des théories séculaires démolies comme de vieilles maisons.

En dernier lieu, la philosophie matérialiste et sceptique, qui depuis longtemps constitue l'enseignement scientifique, est une des principales causes de ce retard dans l'étude des phénomènes psychiques.

Autant les savants, depuis un siècle, ont fai

faire des pas de géant à la science physique, autant la science psychique est restée lettre morte pour la plupart d'entre eux.

Comme le disait un prêtre bouddhiste du Thibet à un docteur anglais : « Depuis cent ans vous « avez étudié la matière sous toutes ses formes ; « nous, il y a dix mille ans et plus que nous « étudions l'âme et ses facultés. »

Aux Etats-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, etc., les savants ne craignent pas le ridicule, ils s'en moquent même complètement ; aussi c'est à ceux (plus nombreux qu'on ne le croit) qui se sont occupés froidement et méthodiquement des phénomènes psychiques, que je ferai le plus d'emprunts. *Tous étaient d'abord absolument incrédules, tous ont été forcés de se rendre à l'évidence.* Dans ces divers pays il y a eu des personnalités récalcitrantes, mais l'exception confirme la règle ; et on verra par la liste que je donnerai qu'elle ne se compose pas des premiers venus.

Plusieurs docteurs en France, en Angleterre et en Amérique, ont perdu une belle situation pour avoir avoué franchement leurs opinions. Ils peuvent se consoler en pensant que Galilée a failli être brûlé, et que Fulton a été emprisonné comme fou. C'est en général le sort de ceux qui devancent leur époque et ne se plient pas aux opinions courantes.

Gare aux éclaireurs..... placés à l'avant-garde, ils reçoivent toujours les premiers coups.

Depuis qu'on a étudié certains états psychiques présentés par les hypnotisés, la face des choses a changé ; et peu à peu on sera fatalement entraîné à observer ces phénomènes qu'on appelle spirites, et qui, en changeant de nom, finiront par devenir scientifiques.

J'ai été soutenu dans ce travail aride par les vifs encouragements de beaucoup de spiritualistes, entre autres V. Sardou et E. Nus. Voici ce que ce dernier m'écrivait en 1892. « Ne pen« sez pas à tout le mal que cela vous donnera, « pensez à l'utilité de ce travail. »

Certes, j'ai songé aussi à tout le mal qu'on pourrait dire de mon livre ; mais la raillerie importe peu, si le but est atteint.

Mon objectif a été de réunir un grand nombre de faits étudiés et contrôlés par des savants et des expérimentateurs au-dessus de tout soupçon, et de les mettre en évidence.

Si extraordinaires que soient les phénomènes que je vais étudier, ils n'en sont pas moins dignes d'intérêt, car le vrai peut quelquefois paraître invraisemblable. Malgré la parfaite mauvaise grâce des gens de science, qui affectent de dédaigner ces faits, il n'est plus possible de les nier, et s'entêter à rire des phénomènes psychiques devient de plus en plus puéril.

J'espère que les expériences citées par moi ne laisseront que peu de doute aux gens de bonne foi, car tout ce qui m'a paru sujet à caution a été rigoureusement écarté.

Quant aux ignorants ou aux incrédules de parti pris, ils sont incorrigibles, et on perdrait son temps à vouloir les convaincre. Que les plus grands savants leur affirment la chose, ils nieront quand même. Eternels saints Thomas, ils veulent voir ou toucher, et c'est sans doute de cette catégorie de gens qu'a voulu parler Machiavel lorsqu'il a dit : « Il y a trois espèces de « cerveaux ; les premiers sont ceux qui d'eux-« mêmes comprennent la raison d'être des choses ; « les seconds sont ceux qui reconnaissent la vé-« rité, quand elle leur est prouvée par d'autres ; « et les derniers sont ceux qui ne sont capables « de comprendre d'aucune façon ; naturellement « ils forment la majorité. »

L'inconvénient de ces phénomènes, c'est la difficulté de les observer selon les méthodes dites scientifiques.

Quand on demande à certains savants matérialistes de faire des expériences, ils posent leurs conditions, sans savoir :

1. Quelles sont aussi les conditions où le phénomène peut se produire ;
2. Pourquoi le fluide psychique agit dans certains cas et pas dans d'autres ;
3. Pourquoi, enfin, les phénomènes sont contrariés ou *annulés*, soit par l'état de l'atmosphère, soit par celui des médiums ou celui des personnes présentes.

Comme on ignore en partie les lois qui gouvernent ces phénomènes, il est impossible de les étudier dans des conditions fixes ou fixées.

Chaque corps humain possédant une quantité plus ou moins forte de fluides, ces derniers peuvent souvent se neutraliser l'un par l'autre, et il en résulte de nouvelles difficultés pour l'observateur.

Ce qui a beaucoup nui et nuira toujours à l'étude de ces phénomènes, ce sont les médiums qui ont été pris en flagrant délit de fraude. Il n'y a pas d'ailleurs à s'étonner de cela, car on falsifie tout, on imite tout, même le diamant et le billet de banque ? Cela enlève-t-il de sa valeur au vrai diamant et au vrai billet de banque ? Cela empêche-t-il d'y croire ? Toute chose a sa contrefaçon qui est son plus grand ennemi.

Aussi les faux médiums ont trouvé tout naturel d'exploiter ce terrain nouveau. En Amérique et en Angleterre, certains individus très pratiques se sont emparés de cette industrie et en ont tiré de beaux bénéfices. L'appât du gain, l'amour de l'argent entraîneront toujours à tromper.

Divers savants, habitués à expérimenter dans des hôpitaux ou des maisons de fous, s'imaginent que les médiums sont des histériques ou des malades. Rien n'est plus inexact ! La vérité est que la médiumnité est un don. Le médium est un être organisé autrement que tout le monde ; il a des perceptions psychiques très particulières et très affinées ; c'est un sensitif au plus haut degré, mais s'il abuse de ce don, son état général s'en ressentira plus vite que chez d'autres.

La force psychique s'épuise comme la force vitale, *mais dès qu'un médium est malade, les phénomènes cessent ;* ils ne reprennent que si le malade est revenu à la santé.

Lorsqu'un médium payé a donné de trop fréquentes séances, il est à bout de forces...psychiques, et si les phénomènes ne se produisent pas (les médiums savent très bien que cela ne dépend pas d'eux), comme il faut vivre et pour cela contenter le public, le médium a recours à des trucs qui tôt ou tard sont découverts et le ruinent à tout jamais ; qu'il ait été souvent de bonne foi ou non.

Pour ma part, je préfère les médiums particuliers et non payés ; ceux-là seuls offrent des garanties certaines contre la fraude, car ils n'ont aucun intérêt à vous tromper. Ces médiums ne sont malheureusement pas à la portée de tout le monde, mais les personnes qui veulent sérieusement étudier les phénomènes arrivent bien vite à connaître des sensitifs de ce genre.

La déconsidération qui a longtemps pesé sur le magnétisme pèse encore sur les phénomènes dits spirites, qu'il est plus juste d'appeler psychiques, car les esprits n'y jouent pas toujours de rôle. De même que le magnétisme a été baptisé *hypnotisme*, ce qu'on appelle *spiritisme* en France et *spiritualisme* en Amérique et en Angleterre (1) finira par être ondoyé sous le nom de *psychisme*, et ce nouveau venu sera un jour au spiritisme ce que la chimie a été à l'alchimie. En dépit des nombreux phénomènes observés et étudiés dans le monde entier, l'école matérialiste s'entête à nier ces faits, d'abord parce qu'ils sont gênants, et surtout parce qu'ils détruisent la plus grande partie de leurs théories physiologiques. Les générations futures seront stupéfaites du parti pris de certains savants, et au siècle prochain les théories matérialistes paraîtront aussi ridicules que celles de Faraday et de Jobert de Lamballe sur les coups provenant de la force psychique.

(1) Un fait curieux, c'est qu'en Angleterre les gens, dégoûtés de la crédulité trop forte de certains spiritualistes, ont adopté de préférence le mot spiritisme. En France, le même effet s'est produit en sens contraire, et les indépendants ont adopté le mot de spiritualisme

Depuis cent ans, toute notre éducation, toutes nos idées éloignaient le plus grand nombre de l'étude de ces phénomènes. Le sentier battu est si commode à parcourir, et les préjugés si difficiles à déraciner !

Je sais parfaitement que certains docteurs ou professeurs s'occupent de ces questions, mais je me méfie absolument de leur parti pris d'école. Leur éducation matérialiste est si enracinée, et leur entourage scientifique si mal disposé qu'ils auront bien du mal à rompre en visière avec les vieilles routines et les vieux clichés.

Dans un livre sur le magnétisme de MM. Binet et Féré, j'ai lu ceci :

« L'étude des paralysies par suggestion ouvre « à la psychologie des horizons complètement « nouveaux ; ces faits déconcertent le psycho- « logue, ils échappent à toutes les lois mentales « qu'il a posées ; ils refusent d'entrer dans le « cadre trop étroit de ses classifications. »

On peut en dire autant des phénomènes psychiques : ils ouvrent des horizons complètement nouveaux et ils échappent à toutes les lois posées par la science matérialiste, *parce que ces faits sortent du cadre trop étroit de leurs classifications.*

Dans mon étude psychique, je tâcherai d'être impartial, c'est-à-dire de me tenir à égale distance de la crédulité excessive de quelques spirites et de l'incrédulité encore plus exagérée des matérialistes ou positivistes qui ne voient pas plus loin que.... leur corps. ALFRED ERNY.

Les lignes qui précèdent forment l'introduction du beau et bon livre de M. Erny : *Le Psychisme expérimental* (1), dont nous ne saurions trop recommander la lecture aux chercheurs consciencieux qui aiment à appuyer sur le fait positif et certain les consolantes théories du spiritualisme moderne.

Dans cet ouvrage, l'auteur tient les promesses de son introduction ; il y atteint sûrement le but principal qu'il s'est proposé : prouver l'âme et son immortalité en mettant en lumière des phénomènes spirites incontestables.

Cet ouvrage important est appelé à rendre d'éminents services à la cause du spiritisme. Nous en félicitons son auteur. La Rédaction.

(1) En vente à la librairie Flammarion, 26, rue Racine, Paris. Prix : 3 fr. 50.

Gérant : A. BOYER.

Imprimerie du « Progrès spirite ».